

PROLOGUE

AMELIA

Darjeeling, Inde, 1935

Le petit train mettait tout l'après-midi à monter à Darjeeling en se frayant un chemin dans les montagnes et en s'arrêtant çà et là dans une foule de petits villages afin de prendre et déposer des passagers. Quand il entra enfin dans la gare située aux abords de la ville, il faisait noir. Dès qu'elle descendit de la voiture et inspira son premier grand bol d'air pur, Amelia remarqua qu'il faisait beaucoup plus froid ici qu'en bas dans la vallée.

Depuis le quai, elle regarda les lumières de la ville briller sur les pentes escarpées alentour. Elle avait visité Darjeeling par temps chaud avec ses parents, lors de courtes excursions estivales, mais ils n'avaient pas trouvé le temps d'y revenir ces trois dernières années. Elle demanda à un *rickshaw-wallah* de l'emmener au Planter's Club. C'est là qu'ils logeaient avec ses parents, son père y avait ses habitudes lorsqu'il venait pour la Mission. Et c'était le seul endroit qu'elle connaissait en ville.

Le Planter's Club, à deux pas de la gare, était un grand bâtiment blanc dont les balcons donnaient sur la montagne. Amelia entra seule, avec une certaine nervo-

sité, dans le hall décoré de têtes de léopards et de tigres empaillées. L'atmosphère était chargée d'une humidité poisseuse à laquelle se mêlaient les senteurs de tabac et d'alcool. Du bar juste à côté lui parvenaient le murmure des conversations et le tintement des verres.

Le vieil homme derrière le comptoir, affublé de lunettes aux verres épais, lui confirma qu'il y avait des chambres disponibles. Un groom souleva sa malle, la mit en équilibre sur sa tête et, un sac de voyage dans chaque main, la guida à travers des couloirs mal éclairés. Ils passèrent devant la salle de billard, où un groupe d'hommes se tenait debout autour d'une table dans un nuage de fumée de cigares. La chambre qu'on lui avait donnée, au premier étage, était chichement meublée mais confortable, et il y avait une salle de bains vétuste attenante. Cela lui parut luxueux par rapport au bungalow familial qu'elle venait de quitter. Et le prix était raisonnable.

Elle se laissa tomber sur le lit moelleux, soudain submergée. Désormais, elle était seule au monde. En plus de sa peine immense, une panique nouvelle faisait son apparition. Elle allait devoir se débrouiller pour se trouver un travail et un toit. Ses parents n'avaient jamais gagné beaucoup d'argent, et le peu qu'ils avaient, ils le distribuaient aux pauvres ou à l'église. Ils ne lui avaient pratiquement rien laissé. Elle avait conscience que ses quelques économies ne dureraient pas longtemps. Elle décida d'aller dès le lendemain dans les hôpitaux locaux voir s'ils n'avaient pas besoin de bras. Elle s'allongea, épuisée. Elle n'avait presque rien mangé de la journée, mais elle n'avait aucune envie de dîner seule dans la salle à manger.

Elle ferma les yeux et sombra dans un sommeil agité.

1

KATE

Warren End, Buckinghamshire, avril 1970

Il se mit à pleuvoir juste au moment où Kate s'engageait sur la route principale, qui descendait la colline au milieu des marronniers. Elle mit les essuie-glaces. La brume était tombée en même temps sur les champs en pente, ce qui ne contribua pas à lui remonter le moral. Il pleuvait déjà le jour où elle était partie, vingt-cinq ans plus tôt, mais elle avait cru que ce serait différent pour son retour. Au fil des décennies, chaque fois qu'elle s'était imaginée ce moment, la région était baignée de soleil : il y avait des reflets éclatants sur l'étang du village, les toits de chaume étaient nimbés d'une lumière ambrée, il faisait chaud comme en été.

Elle traversa le ruisseau au creux de la vallée, accéléra pour remonter la colline suivante et laissa bientôt derrière elle le panneau « Warren End ». Son cœur battait plus fort, elle s'agrippait au volant. La voiture franchit le sommet et elle vit enfin le village, son village, qui s'étalait sous ses yeux, exactement comme dans ses souvenirs. Elle redescendit lentement l'autre versant, passa devant les logements modernes, les maisons ouvrières de l'époque

victorienne alignées en bord de route, puis elle tourna à droite au croisement.

Tout le bourg semblait désert. Pas d'enfants jouant à la marelle au milieu de la route, pas de chiens alanguis au soleil ni de femmes assises devant les frontons à cancaner. Les bâtiments le long de High Street n'avaient pas changé, au moins. Des petits immeubles en pierre, avec des toits de chaume ou d'ardoise, mais en y regardant à deux fois elle s'aperçut qu'il y avait eu de subtils changements. La chapelle méthodiste et l'atelier du forgeron avaient été transformés en habitations, avec vitres en cul de bouteille et châssis de fenêtres récents. À vrai dire, toutes les maisons sans exception semblaient avoir bénéficié d'un ravalement intégral de leur façade depuis l'enfance de Kate. Plus aucune d'entre elles n'était vieillot ou banale. Finis la peinture écaillée, les toits en tôle rouillée ou les remises délabrées. Des vérandas impeccables avaient été construites, les maisons avaient été augmentées d'extensions faites avec goût, le chaume avait été changé. Des pots de fleurs pendaient aux avant-toits, des allées en gravier couraient au milieu des pelouses, et devant les maisons il n'y avait plus les camionnettes de ses souvenirs, mais des voitures modernes.

Kate n'y avait jamais réfléchi auparavant, mais Warren End avait dû devenir un village plus aisé, on était proche de Bletchley et des lignes de train à grande vitesse pour Londres. C'était étrange. Elle s'était attendue à retrouver les visages familiers près desquels elle avait grandi. Dans son imagination, les gens n'avaient pas vieilli ni évolué, ils étaient toujours habillés de la même façon. Comment n'avait-elle pas pensé que, comme elle, tout aurait changé ?

Elle passa devant l'entrée d'une ruelle, là où se trouvaient les maisons les plus petites, et elle jeta un rapide

coup d'œil dans leur direction. Un frisson la traversa tandis que remontait un souvenir. Joan vivait-elle toujours ici ? À quoi ressemblait-elle aujourd'hui ? S'était-elle mariée, avait-elle une famille ? Toutes ses pensées s'agitèrent dans son esprit et elle s'efforça de les chasser pour se concentrer sur la route.

Elle passa devant d'autres maisons rénovées avant de prendre un virage serré. Et elle le vit enfin, l'imposant portail d'Oakwood Grange. Des piliers en pierre, surmontés de boules de béton, encadrant de hautes grilles blanches grandes ouvertes. Elle engagea la voiture dans l'année, et les pneus crissèrent sur le gravier. Elle se mordit la lèvre. Elle avait du mal à croire que tout cela lui appartenait maintenant. Lorsqu'elle eut dépassé les chênes, la maison apparut soudain dans son champ de vision. Elle était toujours belle, quoiqu'un peu délabrée, contrairement au reste du village. La maison aurait été décrite par un agent immobilier comme « un manoir de gentleman victorien ». Grande, carrée, dans un style XIX^e siècle très élégant. Toute de pierre blanche, avec un fronton à colonnes et une tour d'angle octogonale, elle dominait les champs et les bois en pente à l'ouest.

Kate descendit de voiture et contempla la maison malgré la pluie qui imprégna aussitôt son pull. Elle avait à moitié peur de s'approcher de la bâtisse, tant le passé avait sur elle une force impérieuse. Comme elle se tenait là à regarder, la porte d'entrée s'ouvrit et une petite femme aux cheveux gris, en salopette bleue, s'avança en haut des marches.

— C'est vous, Miss Hamilton ? demanda la femme.

Du fond de sa mémoire, Kate reconnut cette voix.

— Oui ! Un instant. Je prends mes affaires.

Elle attrapa son sac sur la banquette arrière et la rejoignit en courant sous le fronton, à l'abri de la pluie.

La femme ouvrit la porte en grand pour la faire entrer. Kate pénétra dans le hall d'entrée et s'arrêta devant l'escalier spectaculaire, les boiseries aux murs, la grande horloge du grand-père. À cette vision, les souvenirs affluèrent.

— Le notaire m'a demandé de venir vous ouvrir aujourd'hui et de m'assurer que tout soit propre, dit la femme en refermant la porte.

Ses yeux se posèrent brièvement sur Kate, qui comprit qu'elle était nerveuse.

— Merci, dit Kate. C'est très aimable à vous.

— Je suppose que vous ne vous rappelez pas de moi, dit la femme en souriant. Mais je vous ai connue quand vous étiez petite. Je suis Janet Andrews. Je vis dans une des maisons sur Clerk's Lane.

— Oh si ! Bien sûr. Je me souviens de vous.

Lui revint l'image d'une jeune femme au foyer toujours accablée de soucis, nettoyant son jardin avec un bébé accroché à la hanche, une cigarette au coin des lèvres, des bigoudis dans les cheveux. Janet devait avoir une dizaine d'années seulement de plus que Kate.

— Vous étiez comme les deux doigts de la main avec Joan Bartram, non ?

Kate esquissa un sourire incertain en se demandant vaguement ce que Janet savait au juste de ce qui s'était passé l'été précédent.

— La pauvre Joan vit toujours dans la même rue, reprit Janet, et Kate fut étonnée de se voir confirmer ce à quoi elle s'était à moitié attendue. Elle se demanda pourquoi Janet avait parlé de la « pauvre Joan ».

— Elle vit dans une maison à loyer modéré, à quelques maisons de chez moi.

— Oh, fit Kate, ne sachant quoi répondre. On s'est perdu de vue, Joan et moi, malheureusement

Janet marqua une petite pause, puis continua :

— Ah ! Quelle idiote je fais, à raconter des bêtises alors que vous êtes trempée jusqu'aux os et que vous allez attraper la mort. Venez dans la cuisine. La cuisinière est allumée, il fait chaud comme dans un four.

Kate suivit Janet dans le couloir carrelé qui menait à la spacieuse cuisine, avec son plafond haut et ses immenses fenêtres à guillotine qui donnaient sur la pelouse humide. Elle se dirigea tout droit vers la cuisinière et se planta à côté, en lui tournant le dos. Pendant que la chaleur se répandait en elle, elle se rappela que sa tante Amelia faisait exactement pareil. Un élan de culpabilité la traversa. Elle n'aurait pas dû être là.

Elle avait été bouleversée, la semaine précédente, en recevant la lettre du notaire qui lui annonçait que sa tante Amelia lui léguait Oakwood Grange par testament. Son premier sentiment était qu'Amelia n'aurait pas dû lui laisser la maison. Après tout, elle n'avait pas été une petite-nièce très attentionnée. La dernière fois qu'elles s'étaient vues, c'était aux funérailles de la mère de Kate, trois ans plus tôt. Elles s'envoyaient des cartes à Noël, bien sûr, mais Kate savait pertinemment qu'elle aurait dû faire plus. Elle aurait dû rendre visite à Amelia, lui offrir de l'aide et de la compagnie. Elle soupçonnait Amelia d'être devenue égocentrique et recluse avec l'âge, et peut-être un peu trop portée sur le whisky. Personne ne l'avait dit ouvertement à Kate, mais elle était certaine que c'était ce qui avait abrégé la vie d'Amelia.

— Elle est morte en paix, votre tante, dit Janet en remplissant la bouilloire à l'évier Butler. Ne vous tourmentez pas pour ses dernières années. Elle avait beaucoup

de soutien, ici au village. Je venais tous les jours faire le ménage, l'infirmière du coin passait régulièrement, le curé aussi. Elle ne manquait ni d'amis ni de voisins.

Kate baissa les yeux sur une lézarde dans le carrelage usé, où des générations de bonnes avaient dû se tenir pour couper des légumes ou préparer des pâtisseries. Janet faisait-elle référence au fait que Kate et Amelia étaient devenues deux étrangères au fil du temps, ou essayait-elle juste de l'apaiser ? Savait-elle que ce n'était pas par négligence que Kate n'était pas revenue ? Simplement, elle ne se sentait pas apte à affronter le passé.

— Le notaire m'a dit que vous étiez architecte. C'est vrai ?

— Oui, dit Kate en se réjouissant de ce changement de sujet. Je travaille à Londres. Principalement sur des gros projets, aujourd'hui.

Janet alla jusqu'à la cuisinière et posa la bouilloire sur une plaque chaude.

— Vous avez une famille ?

— Non... non, malheureusement.

— C'était horrible... pour votre frère, dit Janet avec un regard compatissant.

— Roy ? Oui. Il est mort quelques mois après le débarquement. Papa et maman ne s'en sont jamais remis, les pauvres. D'ailleurs, c'est pour cela que nous avons quitté le village.

Janet secoua la tête.

— Une histoire terrible. J'imagine qu'ils voulaient un nouveau départ.

— Oui. Ils ont essayé.

Mais ce nouveau départ ne les avait pas vraiment aidés. Ils avaient passé le restant de leurs jours à pleurer leur fils unique. Son père avait fait une dépression dont il ne s'était

jamais remis. C'était un homme brisé. Il était mort en 1950. Sa mère avait bataillé, mais elle n'avait jamais surmonté ce deuil non plus. Après la mort de Roy, ils étaient partis dans l'est de l'Angleterre, où la mère de Kate avait des parents, mais même dans leur nouvelle maison, ils n'arrivaient pas à passer à autre chose. Ils avaient installé une chambre pour Roy, une réplique de celle qu'il avait à Warren End. C'était devenu une sorte de sanctuaire avec ses photos encadrées sur la table, les prix qu'il avait reçus à l'école affichés au mur, et même ses chaussures de foot, qui portaient encore les marques de boue de son dernier match, alignées avec ses autres chaussures au fond du placard. Kate avait tenté de le cacher à ses parents, mais elle avait fini par en vouloir à Roy au bout d'un moment. Il avait toujours été leur garçon chéri quand ils grandissaient tous les deux. Ils le mettaient toujours en avant, tandis que les besoins de Kate passaient au second plan. Et jusque dans la mort, leur affection lui était presque réservée. Ses accomplissements surpassaient les siens, alors même qu'elle avait décroché une place à l'université pour étudier l'architecture, puis remporté des prix pour ses créations.

Janet remplit la théière et la posa avec une tasse et un pot de lait sur la table.

— Je ferais mieux d'y aller, dit-elle. J'ai préparé la chambre d'invités à l'étage pour vous. Nous nous verrons demain aux funérailles.

— Merci. Et à demain, bien sûr.

— L'Institut des femmes a prévu un pot à la salle des fêtes du village, après l'enterrement. On a pensé que vous n'auriez pas envie d'avoir du monde à la maison.

— Oh, ça ne m'aurait pas dérangée du tout, mais c'est très généreux de leur part.

Janet fit mine de sortir de la pièce, mais s'attarda devant la porte.

— Je me demandais... Vous voulez que je continue ici ? Je parle du ménage. Comme je vous ai dit, je venais tous les jours pour votre tante, mais je pourrais continuer une fois par semaine si vous voulez ?

Kate ne comptait pas rester dans cette maison plus longtemps que nécessaire. Juste le temps de vider les meubles et de la mettre en vente, mais elle ne voulait pas offenser Janet, et de toute façon autant que les lieux soient propres pour d'éventuels acheteurs.

— Ce serait très bien. Le mercredi matin vous irait ? Janet sourit.

— D'accord. Je serai là à neuf heures. En attendant, je vous vois demain.

Ses pas s'éloignèrent dans le couloir, puis la porte d'entrée claqua et Kate resta seule dans la maison.

*

Elle resta un long moment assise à la table de la cuisine, à boire son thé et à se laisser pénétrer par l'atmosphère de cette vieille maison ; le vent dans les soupentes, la pluie dans les gouttières, le craquement des vieilles poutres. Elle n'avait jamais été seule ici auparavant. Quand elle venait, petite, c'était toujours avec une crainte teintée d'admiration. Tant d'années plus tard, elle se sentait toujours nerveuse à l'idée d'explorer seule toutes ces pièces. Mais, ayant fini son thé, elle se dit qu'elle n'avait pas d'excuses. Elle s'arma de courage, sortit de la cuisine et traversa le hall avant d'entrer dans le grand salon avec la baie octogonale. Tout était exactement comme elle s'en souvenait, le tapis chinois bleu pâle par terre comme les paysages et

les scènes de chasse au mur. Il y avait toujours les mêmes canapés et fauteuils à fleurs qui dataient des années 1940.

Sur le manteau de la cheminée en marbre étaient posées plusieurs photos d'Amelia et James. L'une d'elles tout en dentelles et costume trois pièces, le jour de leur mariage en 1940, d'autres à cheval avec la meute locale, plus quelques autres portraits d'eux deux vieillissant au fil du temps. Sur tous ces portraits, Amelia souriait, et Kate fut frappée de voir à quel point elle était belle avec son air vaguement exotique. Pas étonnant que le grand-oncle James soit tombé amoureux d'elle quand il l'avait rencontrée, alors qu'elle était femme de ménage dans un hôtel de Londres, et qu'il ait renoncé à son statut de célibataire endurci pour l'épouser alors qu'il avait la quarantaine. Ces photos défraîchies d'Amelia et du grand-oncle James donnaient l'illusion parfaite d'un couple fusionnel. Kate soupira. Comme les apparences pouvaient être trompeuses !

Il y avait cependant une image qui surprit Kate. Elle la prit et l'examina de plus près. Elle aurait juré qu'elle n'était pas là quand elle venait à Oakwood Grange dans son enfance. C'était Amelia jeune, peut-être quinze ou seize ans, entre un jeune homme à l'air avenant et une femme plutôt vieux jeu. Ils se tenaient devant de la verdure, avec en arrière-plan des montagnes enneigées. Ce devait être les parents d'Amelia, les missionnaires. Soudain, Kate se souvint. Ils avaient emmené Amelia vivre en Inde dans un village isolé aux confins de l'Himalaya, quand elle était une jeune adolescente. Elle n'était revenue en Angleterre qu'au milieu de la vingtaine. C'était bizarre qu'Amelia ne parle jamais de ses années en Inde ; elle n'avait aucun souvenir d'Inde dans la maison, et cela ne faisait jamais surface dans la conversation. Kate, sourcils froncés,

s'interrogea un instant. Elle ne s'était jamais souciee du passé d'Amelia. Mais c'était bizarre que cette photo n'ait jamais trouvé sa place ici auparavant. Elle la reposa et continua de faire le tour du rez-de-chaussée, observant en détail le salon avec son parquet en chêne verni et ses meubles élégants. James invitait chaque année la famille de Kate pour le dîner de Noël, et elle se sentait toujours mal à l'aise dans cet environnement intimidant, comme s'ils étaient pauvres. Elle aurait préféré qu'ils restent en famille, à la maison, dans la maison attenante à l'école où son père était instituteur.

Elle referma la porte sur ses souvenirs et passa à la pièce suivante, l'ancien bureau d'oncle James, qu'Amelia avait dû s'approprier après sa mort. Le bureau en chêne avec son sous-main en cuir usé sur lequel s'accumulaient papiers, dossiers et carnets. Il y avait aussi une carafe en verre ébréchée, presque vide. Kate s'assit dans le fauteuil en cuir et se souvient que James s'installait là pour parcourir le *Financial Times* et se tenir au courant du cours des actions. Pour un peu, elle aurait senti l'odeur du tabac qu'il aimait ; un mélange d'épices, de fruits et de vanille. La pièce n'avait pas dû être décorée après sa mort, peu après celle du père de Kate, et le plafond restait jauni par des années et des années de fumée.

Kate jeta un coup d'œil aux papiers sur le bureau. Le notaire lui avait dit qu'elle devait regarder les factures d'Amelia pour voir ce qui devait être payé. L'aspect chaotique de toute cette paperasse lui mit le moral à zéro. Elle pensa avec mélancolie à son bureau de Lincoln's Inn Fields, image de calme et d'ordre avec ses murs blancs, ses meubles en chêne et son épais tapis blanc, où tout était à sa place. Il pleuvait toujours à verse dehors. Comme il n'y

avait rien d'autre à faire dans l'immédiat, elle commença à trier les factures et les lettres. Gaz, électricité, eau, banque. Elle ne mit pas longtemps à remettre de l'ordre dans ce fatras.

Le ciel s'assombrissait dehors quand elle eut terminé. En haut d'une étagère, elle trouva une pile de dossiers cartonnés dans lesquels elle rangea le courrier en fonction des différents sujets, se promettant d'y revenir après les funérailles. Elle hésitait à les ranger quelque part ou à les laisser sur le bureau. Elle ouvrit les tiroirs un à un. Dans celui du dessus, elle trouva de vieux stylos, des trombones, des épingles et des bouteilles d'encre sèche. Dans le deuxième, une pile de papier à lettres ; et dans le dernier il semblait n'y avoir rien du tout, même s'il refusait de s'ouvrir. Curieuse, Kate se mit à genoux et tenta de regarder à l'intérieur. Une enveloppe bloquait le tiroir. En s'y prenant à deux fois, elle parvint à tirer l'enveloppe. Elle reconnut l'écriture d'Amelia sur le devant : « Amelia Hamilton – Personnel ».

Malgré son impression d'être une voyeuse, Kate plongea la main dans l'enveloppe. Il n'y avait qu'une feuille d'épais papier crème. Elle la sortit et la lut une première fois en vitesse, puis deux autres fois pour être sûre d'en avoir bien saisi le sens :

Moi, Amelia Alice Holden, du Russel Hotel, à Bloomsbury, London, WCI, renonce par la présente au nom de Holden et adopte à partir d'aujourd'hui mon nom de jeune fille, Collins, sous lequel je serai désormais connue. Signé ce 1^{er} jour de février 1938 devant William Smith, notaire agréé, à Bedford Square, Bloomsbury.

Kate regardait ces mots avec perplexité. Elle ne savait pas qu'Amelia s'appelait Holden. Elle avait toujours été Amelia Collins, puis, après son mariage avec oncle James, Amelia Hamilton. Kate envisagea diverses possibilités mais il n'y en avait guère qu'une qui lui semblât vaguement plausible : Amelia s'était mariée une première fois puis avait renoncé à son nom d'épouse. Mais cela semblait impossible. Pourquoi Amelia l'aurait-elle caché ? Aurait-elle été éclaboussée par un scandale qui l'aurait incitée à laisser ce nom derrière elle ? Amelia avait toujours eu un côté mystérieux. Il avait toujours paru assez peu crédible à Kate qu'elle ait été fille de missionnaires. Pourtant, la photo sur le manteau de la cheminée le prouvait. Et après tout, Amelia n'avait jamais craint le scandale. Les mains de Kate se mirent à trembler quand elle songea à ce dernier été à Warren End. Elle avait fait tant d'efforts pour tenter d'oublier les événements terribles de cette époque et son rôle dans ce qui s'était déroulé. Elle s'était doutée que revenir serait difficile, mais elle n'avait pas saisi à quelle vitesse les vieux souvenirs ressurgiraient, et avec eux ce profond sentiment de culpabilité qui couvait dans son esprit.